français ce qu'il en faut pour lire certains livres qui sont tout sucre et tout miel; de l'italien, ce qui est nécessaire pour entendre les ariettes que chantent les dames. Dites de l'anglais que c'est la langue des oiseaux, qu'elle a peu de règles, et que l'ordinaire le signe du génitif, de l'ablatif et du datif se met à la fin de la phrase; que, dans la poésie, ils coupent des mots par la moitié, comme le maçon casse une brique pour la faire entrer dans un mur. De l'allemand, dites que c'est une langue très-rude, mais louez son antiquité. Si vous dites que, dans notre idiome, tous les mots qui commencent par *al* sont d'origine arabe, vous passerez pour un interprète universel, et vous aurez toutes les voix pour être nommé archiviste de la tour de Babel... »

Ce spirituel ouvrage parut en 1772, sous le pseudonyme de Jose Vasquez. La même année, Cadalso lui ajouta une deuxième partie, qui en est le complément nécessaire. Ses disciples, armés de cette science facile, si vite acquise, se sont répandus par le monde, à l'assaut des places et des honneurs. Ils ont échoué honteusement; le poète, le philosophe, le jurisconsulte, le théologien, le mathématicien racontent, dans une série de lettres au professeur, leur déconvenue et comment leur science universelle s'est vu battre en brèche par le simple bon sens et la plus humble remarque d'un homme du métier. C'est la morale du cours.

A la mort de Cadalso, les *Études à la volette* parurent sous son nom dans le recueil de ses œuvres complètes, éditées par Navarete (1818, 3 vol. in-12). M. Antoine de Latour a analysé à part cette œuvre piquante dans sa *Baie de Cadix* (1858, in-12), et nous lui avons emprunté quelques fragments de traduction.

ÉRUDITION s. f. (é-ru-di-si-on — lat. *eruditio*; de *erudire*, instruire). Connaissance très-étendue des textes, des faits, des monuments relatifs au langage, à l'art, à l'histoire des divers peuples : *Un homme plein d'*ÉRUDITION. *Une* ÉRUDITION *immense est quelquefois le masque de la stérilité du génie.* (J.-L. Mabire.) *Peu de philosophie mène à mépriser* l'ÉRUDITION, *beaucoup de philosophie mène à l'estimer.* (Chamfort.) *La Hollande est, sans contredit, après l'Italie, le pays qui a produit le plus grand nombre de femmes distinguées par leur* ÉRUDITION. (Renan.) *Favre était un dilettante de l'*ÉRUDITION. (Ste-Beuve.)

Pour peu qu'on ait de sens et d'*érudition*,
On dit que chaque règle a son exception.
BOURSAULT.

‖ Note érudite, remarque, observation savante intercalée dans un ouvrage : *Il y a trente* ÉRUDITIONS *par page dans mon* Histoire de Sahlé. (Ménage.)

Des *érudit*ions la cour est ennemie.
Même on les voit assez souvent
Rejeter par l'Académie.
LA FONTAINE.

‖ N'est plus usité en ce sens.

— *Puits d'érudition*, Homme d'une érudition profonde et comme inépuisable.

— Rem. On a dit que le mot *érudition* était nouveau. M. Ph. Chasles pense même en avoir fixé la date approximative : « Ce mot apparaît pour la première fois dans la langue française vers le commencement du XVIIIe siècle. Un abbé de Pons, aujourd'hui inconnu, jeta dans un numéro du *Mercure* cette expression, qui fut adoptée. » Le mot *érudition*, qui a signifié d'abord action d'instruire, est, en réalité, extrêmement ancien; il n'en est pas de même du mot *érudit*, qui date, en effet, de l'époque indiquée par M. Chasles.

— Syn. **Érudition**, **littérature**, **savoir**, **science**. L'*érudition* et la *littérature* sont, l'une et l'autre, la connaissance acquise par la lecture des auteurs anciens et modernes; mais, pour avoir de la *littérature*, il suffit d'avoir lu beaucoup de livres, les meilleurs surtout, et de conserver dans sa mémoire les impressions que cette lecture a produites sur l'esprit; pour être *érudit*, il faut de plus avoir lu les commentaires qu'on en a faits, avoir comparé les diverses éditions, connaître le temps où vivaient les auteurs, les sources où ils ont puisé, etc. Le *savoir* et la *science* indiquent plutôt la connaissance des choses que celle des livres; mais *savoir* est absolu, général dans sa signification; *science* est plus précis et suppose une étude plus approfondie : un homme a beaucoup de *savoir* quand il a appris beaucoup de choses, quand aucune branche des connaissances humaines ne lui est étrangère; pour arriver à la *science*, il faut creuser plus avant, et, par conséquent, borner le champ de ses études.

— **Encycl.** Si l'on se conformait au sens général donné à ce mot, en latin *eruditio*, savoir, l'*érudition* embrasserait tout l'ensemble des connaissances humaines; mais l'usage l'a borné au savoir littéraire dans tous les genres. Ce domaine est encore très-vaste et très-varié; il comprend, outre l'histoire littéraire et la connaissance des langues et des livres, l'histoire des peuples, tant anciens que modernes, l'archéologie, la numismatique, la chronologie, la géographie. Dans les sciences mêmes, dans les mathématiques, la physique, la chimie, la médecine, etc., une place est réservée à l'*érudition* : c'est la partie historique, la suite des progrès faits par chacune de ces sciences, connaissance si utile, si nécessaire à leur avancement.

L'importance qu'a prise dans notre siècle l'*érudition*, l'estime que méritent nos philologues, nos archéologues, nos épigraphistes, nos numismates, et ces esprits lumineux qui éclairent, à l'aide de l'exégèse, les points les plus obscurs de l'histoire, de la philosophie, de la religion, ont fait rejeter comme surannées les plaisanteries contre les savants en *us*. Voltaire trouverait difficilement à mettre dans la bouche de quelqu'un de nos érudits ces vers si piquants qu'il faisait dire aux érudits ses contemporains :

Le goût n'est rien; nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

L'*érudition* n'est plus aux mains des compilateurs ni des pédants; on y apporte, outre l'exactitude, le goût qui choisit, la critique qui discerne, la méthode qui dispose. Des textes rapprochés, des faits groupés et comparés, l'*érudit* tire des inductions qui rectifient l'histoire du passé, rétablissent la physionomie des personnages et restituent à leurs actes la signification vraie ou du moins probable. Voilà pourquoi, de nos jours, tout historien, tout philosophe, tout homme qui veut tenir un rang dans les lettres doit être doublé d'un érudit. Un coup d'œil rapide sur les développements successifs de l'*érudition* nous indiquera par quelle suite d'efforts elle est parvenue à acquérir cette importance.

Chez les Grecs, Aristote unit à une vaste *érudition* les vues élevées, l'esprit critique et la méthode; il mit l'*érudition* au service de la science. Ses disciples, à part Théophraste, négligèrent la science, se perdirent dans les détails ou se bornèrent au rôle de commentateurs. Chez les Romains, nous trouvons aussi beaucoup de commentateurs et de scoliastes, mais nous ne voyons que trois érudits remarquables : Varron, Pline l'Ancien et Aulu-Gelle. Varron, qui fut admiré des anciens, surtout comme archéologue, avait composé environ quatre-vingts ouvrages, formant ensemble près de cinq cents livres. « Il avait tant lu, dit saint Augustin, qu'on ne sait où il a pris le temps d'écrire; et il a tant écrit, qu'il serait presque impossible de lire ses œuvres complètes. » De toutes ces œuvres, il ne nous en reste qu'une intacte sur l'*Agriculture*. Le grand traité sur les *Antiquités humaines et divines* ne nous est connu que par des fragments, et pourtant Pétrarque l'avait vu dans sa jeunesse; on ignore comment un ouvrage si précieux a disparu depuis le XIVe siècle. Pline l'Ancien avait écrit sur la grammaire et la rhétorique; il avait raconté les guerres de la Germanie; mais son titre de gloire fut l'*Histoire naturelle*, qui nous est parvenue. S'il n'est ignorer qu'un compilateur, et non un observateur tel qu'Aristote; s'il est d'une crédulité extrême pour les choses extraordinaires et fabuleuses recueillies dans des conversations ou tirées de préjugés traditionnels, il n'en a pas moins accumulé une grande quantité de faits, et donné des renseignements encore utiles à nos savants sur la géographie, sur les minéraux et sur les arts qui les emploient. Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques*, donne le premier modèle de l'*érudition* littéraire, de la science des textes, des rapprochements ingénieux; c'est plus qu'un scoliaste et un commentateur, c'est un véritable érudit.

Après la destruction de l'empire romain, les lettres se retirèrent en Orient, et l'*érudition* y tint plus de place que le talent créateur; mais ce fut une *érudition* mesquine, étroite, sans portée, à la mesure des esprits byzantins, pour qui des discussions sans cesse renaissantes et souvent puériles tenaient lieu de vie intellectuelle. Toutefois, la *Bibliothèque*, composée au IXe siècle par le patriarche Photius, reste comme un modèle en son genre : c'est l'analyse de deux cent quatre-vingts ouvrages de poésie, d'éloquence, de théologie, de philosophie et de linguistique; l'auteur en fait des extraits et les juge en général avec beaucoup de discernement et de critique. Bien loin de lui, sous ce rapport, se placent les ouvrages de ses successeurs, comme les recueils, d'ailleurs si précieux, de Suidas et d'Eustathe. Celui qu'a composé Suidas, vers le XIe siècle, à la fois lexique, encyclopédie et biographie, est une compilation sans méthode, où les erreurs ne sont pas rares et où le choix des citations n'a pas été fait avec un goût éclairé. Eustathe, qui vivait au siècle suivant, nous a laissé un *Commentaire sur l'Iliade et l'Odyssée*, vaste compilation tirée de tous les commentateurs, qui est le fruit d'un travail long et patient, mais dont les matériaux, distribués avec peu d'ordre, sont déparés en outre par les remarques diffuses et les digressions de l'auteur.

L'*érudition* moderne naquit en Occident, peu de temps avant que la prise de Constantinople par les Turcs eût fait émigrer en Italie les savants et les lettrés. Déjà, plus d'un demi-siècle avant cette catastrophe, quelques-uns d'entre eux s'étaient fixés à Venise, à Florence et à Rome; leurs leçons, suivies par des hommes éminents, avaient répandu le goût de l'antiquité et des recherches littéraires; les disciples qui complétèrent leur instruction à cette école, déjà préparés par des études antérieures, égalèrent bientôt leurs maîtres, et l'on vit, aux noms de Manuel Chrysoloras, du cardinal Bessarion, de Théodore Gaza, de Lascaris, de Georges de Trébizonde, s'unir les noms de Philelphe, du Poggie, d'Ange Politien, etc. La découverte et les progrès de l'imprimerie accrurent encore le nombre des érudits, dont le travail consistait alors à retrouver, à publier et à réparer les débris des lettres et des sciences anciennes, gâtées en tant d'endroits par l'ignorance des copistes. Au nombre des hommes qui rendirent à la pensée cet important service, il faut placer la plupart des premiers imprimeurs, surtout Alde Manuce, qui donna tant d'éditions précieuses grecques ou latines, et les Estienne, qui, outre leurs éditions, firent ces vastes et précieux répertoires intitulés *Trésor de la langue latine* et *Trésor de la langue grecque*. Parmi les autres érudits du même temps qui s'appliquèrent à rectifier les textes de l'antiquité, à les commenter, à les traduire et à les publier, nous ne pouvons citer que les plus célèbres : Erasme, qui donna des éditions si estimées d'auteurs latins, principalement celle de Térence; Jules-César Scaliger, dont la vanité et les querelles injurieuses ne doivent pas faire oublier l'*érudition* variée; Isaac Casaubon, dont le *Commentaire sur Athénée* et l'édition de *Strabon* sont regardés comme des chefs-d'œuvre; Juste-Lipse, qui, par la profondeur et l'étendue de ses connaissances, étonnait autant qu'il charmait par sa diction et son style; Guillaume Budé, à qui l'on doit, outre des commentaires sur le droit romain et de profondes recherches sur le système monétaire usité à Rome, la bibliothèque de Fontainebleau, qui a servi de berceau à notre grande Bibliothèque nationale, et, en grande partie, les trois chaires libres de latin, de grec et d'hébreu qui furent l'origine du Collége de France, etc. L'*érudition*, limitée alors presque exclusivement à l'étude des textes grecs et latins, devint une mode dans tout le monde littéraire et intelligent. La plaire et la toucher aux vers et aux critiques généralement, l'étalage de citations qui va jusqu'au ridicule; tous les auteurs en remplissent leurs ouvrages à tort et à travers; on voit même Montaigne, le plus indépendant et le plus universel général, et ne pas garantir l'esprit si personnel qui brille dans leurs écrits d'une abondance excessive de textes empruntés aux écrivains antiques; mais chez Rabelais, dont l'*érudition* est prodigieuse, cette profusion tourne à la satire.

Au XVIIe siècle, l'emploi des formules et des citations, l'apparat pédantesque, non-seulement déplacé, mais ridicule, ne cessa que graduellement, et Molière aurait pu trouver chez d'autres auteurs que Ménage l'original de son Vadius. La véritable *érudition* fit moins des progrès remarquables et étendit considérablement son domaine. André Duchesne mérite, par ses savantes recherches, le nom de Père de l'histoire de France. Les frères de Sainte-Marthe firent, sous le titre de *Gallia christiana*, à l'aide de documents authentiques, l'histoire du clergé séculier et régulier en France, ouvrage fort important, qu'un érudit très-éclairé, M. B. Haureau, a continué de nos jours. Le jésuite Philippe Labbe publia la collection des conciles, enrichie de notes savantes. Baluze réunit les capitulaires des rois de France. Le père Menestrier, de la compagnie de Jésus, donna les règles du blason et se livra à des recherches sur la science héraldique. Les augustins, et en particulier le P. Anselme, étudièrent les généalogies des rois de France et des grands officiers de la couronne. Le bénédictin Coustant commençait à publier les *Acta sanctorum*, vaste recueil contenant les vies des saints, les lettres, les écrits ecclésiastiques qu'ils ont laissés et les documents qui les concernent. Les bénédictins préparèrent de grands travaux historiques et littéraires, qu'ils mirent au jour dans le siècle suivant, et purent s'enorgueillir d'un des plus célèbres érudits qu'ait eus la France, Jean Mabillon. Investigateur studieux, rechercharit sincèrement la vérité, Mabillon fit de son ouvrage sur les *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît* un recueil historique d'une haute valeur, où la chronologie était rétablie, les faits restitués, les différents usages des temps découverts et expliqués, les points importants de la discipline ecclésiastique éclaircis et fixés; il défendit avec une fermeté digne de tout éloge, contre une partie du clergé, l'exactitude et la critique scrupuleuse qui avaient été ses guides et qui mettaient à néant bien des fictions défaites; sa méthode, nouvelle dans l'Église et pourtant si conforme aux intérêts bien entendus de la religion, fut, malgré les récriminations, approuvée par ses supérieurs et devint la règle des bénédictins dans leurs recherches érudites. Un autre titre de gloire de Mabillon est d'avoir fondé l'école des historiens antiquaires par son *Traité sur la diplomatie*; le premier, il s'appliqua à discerner l'authenticité des monuments de l'histoire, des chartes et diplômes; il étudia la forme sous laquelle ils ont été conservés, les variations subies à diverses époques par les usages graphiques; il nota les signes auxquels on peut distinguer les diplômes vrais parmi les faux diplômes, si nombreux pour les premiers temps de notre histoire; toutefois, avec une largeur de vues et une modestie bien rares chez un chef d'école, il ne crut pas et ne voulut pas faire croire, comme plusieurs de ses disciples, que l'histoire consistait tout entière dans la connaissance et l'analyse des diplômes. A la même époque, Richard Simon donnait sur l'Ancien Testament un premier exemple d'exégèse : étudiant, à l'aide des faits historiques et des similitudes ou des dissemblances de la langue, l'origine des premiers livres de la Bible, il en arrivait à conclure que le *Pentateuque* n'avait pas été composé par Moïse, mais par des scribes du temps d'Esdras, sous la direction de la grande synagogue. Ni les prières de ses amis, ni les ordres des supérieurs de l'Oratoire, dont il était membre, ni la sévérité autoritaire de Bossuet, l'accusant de remuer à plaisir des difficultés dangereuses pour la foi et le traitant d'hérétique, ne purent le faire renoncer à des conclusions qu'il regardait comme légitimement acquises par la science. Ces conclusions, prématurément lancées dans le monde catholique, ont été reprises plus tard et corroborées par l'école rationaliste allemande.

En même temps que l'*érudition* s'engageait dans ces voies nouvelles, propres à conduire l'esprit humain vers la vérité, elle n'abandonnait pas la voie qu'avaient tracée les savants du XVIe siècle et y faisait des progrès remarquables. On voyait paraître les éditions des Elzevir, celles *ad usum Delphini*, et la collection connue sous le nom de *Variorum*. La *Byzantine* du Louvre, la *Bibliothèque des Pères*, les Bibles polyglottes donnaient aux linguistes, aux littérateurs, aux historiens, de nouveaux instruments de travail. Du Cange publiait ses glossaires du latin et du grec au moyen âge : *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*; *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*. Hardouin faisait ses beaux commentaires sur les poëtes latins; Gérard-Jean Vossius écrivait, avec un savoir profond, sur les historiens de l'antiquité et sur les mythologies; son fils Isaac mettait dans ses remarques sur les Latins un esprit pénétrant, original et l'indépendance d'un libre penseur. Grævius, outre ses éditions grecques et latines, rédigeait une histoire critique généralement sûre, publiait son *Thesaurus antiquitatum romanarum*, vaste recueil de science archéologique. Jean-Frédéric Gronovius se montrait, dans ses éditions grecques, d'une capacité supérieure à celle de tous ses contemporains; son fils Jacques donnait sur Cicéron, sur Pétrarque, sur Hérodote, sur les géographes grecs des travaux faits de main de maître et publiait son *Thesaurus antiquitatum græcarum*, recherché encore aujourd'hui par ceux qui veulent étudier en détail l'organisation politique, la religion, les mœurs et les usages de la Grèce.

A la fin du XVIIe siècle commencerent à être publiés, sous forme de dictionnaires, des ouvrages destinés à vulgariser certaines parties de l'*érudition*. Moréri fit paraître, en 1674, la première édition de son *Grand Dictionnaire historique*, où il avait eu dessein de renfermer, par ordre alphabétique, les curiosités de l'histoire et de la mythologie. Cet essai laissait bien des lacunes, offrait bien des erreurs et des inutilités; mais il ouvrait une voie que suivirent bientôt d'excellents esprits. Bayle, qui, selon Voltaire, a répandu plus de lumière à lui seul que les érudits ses prédécesseurs tous ensemble, composa son *Dictionnaire historique et critique*, où il a déployé ces trésors de lecture, cette mémoire prodigieuse, cet esprit pénétrant, cette dialectique serrée et vigoureuse, cette ironie indépendante qui lui ont donné une haute place parmi les intelligences d'élite. L'ouvrage de Bayle, publié de 1695 à 1697, fut continué par Chaupiepié dans le *Nouveau Dictionnaire historique et critique* (1750), puis par Prosper Marchand, sous le titre de *Dictionnaire historique, ou Mémoires critiques et littéraires* (1758-17..). En cette même année 1759 paraissait l'édition définitive du *Dictionnaire* de Moréri, qui, avec les suppléments du savant abbé Goujet, formait dix volumes in-folio.

Cependant l'*érudition*, mise ainsi à la portée de tous les lecteurs, ne cessait pas de tomber pour les pédants et les esprits médiocres, un moyen d'imposer le respect en masquant leur ignorance par un fatras de citations inutiles et de commentaires disproportionnés. C'est contre eux que Saint-Hyacinthe publia le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, où, à propos d'une pauvre chanson en quarante vers, il accumula deux cents pages de préfaces, prolégomènes, remarques, commentaires et citations en toutes langues. Mais, au-dessus de ces satires, qui n'étaient pas dirigées contre eux, les vrais érudits continuaient leurs importants travaux. Montfaucon enseignait la paléographie grecque, et donnait, dans son *Antiquité expliquée*, un résumé complet des connaissances alors acquises en archéologie grecque, latine, juive, gauloise, etc. Dom Bouquet commençait le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*. Secousse réunissait les ordonnances des rois de France. Dom Rivet, aidé par ses confrères de la congrégation de Saint-Maur, entreprenait l'*Histoire littéraire de la France*. L'Académie des inscriptions, formée en 1663, avait pour but d'abord hésitante sur le programme des travaux qu'il lui appartenait de suivre, s'était affermie, se traçait des limites assez larges pour admettre tous les genres d'*érudition*, et, sagement recrutée, elle commençait à tenir dans l'Europe savante la belle place que lui ont assurée le mérite de ses membres et le vaste ensemble de mémoires, de dissertations qui font de son *Recueil* l'un des plus remarquables qui existent en aucune contrée; elle suivait attentivement et avec intérêt, non-seulement les travaux faits dans son sein, mais aussi ceux qui se faisaient à côté d'elle, et que plus tard elle devait être appelée à continuer. Dans le même siècle, les érudits étrangers, Fabricius, Burmann, Brunck, Ernesti, Heyne, Reiske, Wolff, Schneider, Muratori, etc., enrichissaient, par d'incessantes recherches, par des publications de plus en plus parfaites, le Trésor de l'*érudition*.

Au XIXe siècle, ce développement du savoir littéraire, poussé en avant par l'impulsion de la force acquise et par le génie de quelques hommes, s'est continué avec plus de largeur et d'ensemble dans les vues. En dehors des immenses progrès réalisés par l'Allemagne en philologie, en exégèse, en histoire, des travaux utiles faits dans les autres pays, notamment en Angleterre et en Italie, l'*érudition* a accompli en France un progrès rapide et souvent inattendu. Au début même du siècle, le *Magasin encyclopédique* de Millin offre un recueil périodique des plus intéressants pour les lettres et les sciences historiques. En 1808, Champollion commença, par un prodigieux effort d'intelligence, à pénétrer le secret de l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens, et ouvrit ainsi à la science historique vers des malades atteints pour la seconde fois. En général, ces affections sont moins graves quand elles récidivent; il y a cependant à ce fait de nombreuses exceptions. Les conditions atmosphériques, l'âge et la nature des sujets exercent une grande influence. On a souvent remarqué que quelques épidémies étaient très-meurtrières, tandis que d'autres, au contraire, étaient relativement inoffensives. Les fièvres *éruptives* sont contagieuses, et l'on a vu des maladies peu graves chez un individu devenir mortelles chez celui auquel l'affection avait été communiquée. Cependant, si ces maladies sont souvent contagieuses, elles ne le sont pas toujours, et il n'est pas rare de voir les personnes qui soignent les malades épargnées par la maladie.

Quelques auteurs ont pensé que, dans les fièvres *éruptives*, l'éruption était le point de départ de la fièvre et de tous les accidents que l'on observe. Si l'on étudie avec soin ces maladies, il est facile de prouver que l'inflammation de la peau ne constitue qu'un caractère accidentel et purement secondaire. Comment, en effet, rapporter à une maladie de la peau qui n'existe pas encore les troubles généraux, souvent assez graves, qui persistent pendant plusieurs jours et qui offrent des caractères si distincts? Comment même expliquer la pyrexie par la maladie cutanée une fois développée, lorsqu'on voit le mouvement fébrile diminuer et même quelquefois s'éteindre momentanément après que l'éruption s'est effectuée? Il faut ajouter que, si les symptômes qu'on observe et la gravité de la maladie dépendaient de la lésion des téguments, il existerait un rapport exact entre l'intensité des symptômes et l'étendue des altérations. Or c'est ce qui n'a pas lieu. Ces phlegmasies cutanées, qui sont la conséquence d'une cause générale, différent des phlegmasies franches et primitives par plusieurs caractères : 1° elles se montrent successivement ou simultanément sur tout le corps; 2° il est impossible de les produire artificiellement et elles reconnaissent toujours une cause spécifique; 3° les agents thérapeutiques, tels que les antiphlogistiques et les contre-stimulants, qui ont une si grande efficacité sur les inflammations ordinaires, sont sans influence sur les fièvres *éruptives*. Celles-ci ont une marche invariable, une durée qui est presque toujours la même, et un même mode de terminaison. Ajoutons que les fièvres *éruptives* éprouvent de grandes modifications suivant les temps et suivant les lieux. V. FIÈVRES, ÉPIDÉMIES, VARIOLE, ROUGEOLE, SCARLATINE, SUETTE, MALADIES EXANTHÉMATIQUES.

ÉRUPTION s. f. (é-ru-psi-on — lat. *eruptio*; de *erumpere*, sortir avec violence). Émission violente, sortie soudaine et bruyante : ÉRUPTION *volcanique*. *Les solfatares sont souvent d'anciens dépôts, dus à des* ÉRUPTIONS *volcaniques*. (A. Maury.) *Les Pyrénées ont été formées par l'*ÉRUPTION *de masses de granit et d'ophite*. (L. Figuier.)

— Production, premier développement intérieur : *L'*ÉRUPTION *des bourgeons*.

— Fig. Production soudaine et abondante, débordement : *Une* ÉRUPTION *non interrompue de grandes œuvres et de découvertes a signalé ces trente dernières années*. (Michelet.) *Les cours débordèrent; la prose n'y suffit pas, une* ÉRUPTION *put soulager seule un sentiment si profond*. (Michelet.)

— Pathol. Évacuation de matière : ÉRUPTION *de sang, de pus, d'humeur. Les flueurs blanches cessent à l'*ÉRUPTION *des mois*. (A. Paré.) ‖ Accumulation de matière morbifique qui se manifeste à la peau par des boutons, des pustules ou des taches : ÉRUPTION *de petite vérole, de rougeole, de scarlatine, d'urticaire*. ÉRUPTION *cutanée*. ‖ *Éruption des dents*, Travail de la dentition, sortie des dents hors de l'alvéole.

— Gramm. Ne confondez pas *éruption* avec *irruption*. On dit : l'*éruption d'un volcan*; une *éruption de boutons, de pustules*; les *irruptions des barbares*; *faire irruption sur un territoire*; l'*irruption des eaux*. Comme l'indiquent deux préfixes *é* et *ir* pour *in*, *éruption* marque un mouvement de dedans en dehors, et *irruption* un mouvement de dehors en dedans : les barbares firent *irruption* dans l'empire romain; un volcan fait *éruption* hors des entrailles de la terre.

— **Encycl.** Géol. *Terrains éruptifs*. V. TERRAIN, IGNIT, VOLCANIQUE.

— Méd. On qualifie de fièvres *éruptives* les fièvres caractérisées à la fois par un mouvement fébrile continu et par une éruption plus ou moins considérable. Les fièvres *éruptives* composent un groupe de maladies tout spécial, appartenant à la classe des fièvres continues. Les principales affections *éruptives* sont : la variole, la rougeole, la scarlatine, la suette miliaire. Ces quatre maladies ne forment pas à elles seules le groupe des fièvres *éruptives*, mais elles peuvent être considérées comme les plus importantes à signaler, car la rougeole, la petite vérole volante, etc., ne sont elles-mêmes que des degrés différents des maladies que nous avons citées. Parmi les fièvres *éruptives*, il y en a de fort graves; presque toutes peuvent devenir épidémiques. Les enfants sont très-exposés à ces maladies et surtout à la rougeole et à la scarlatine; ils peuvent l'avoir plusieurs fois. Les adultes peuvent aussi contracter ces maladies, surtout lorsqu'elles deviennent épidémiques; il n'est pas rare de voir des malades atteints pour la seconde fois. En général, ces affections sont moins graves quand elles récidivent; il y a cependant à ce fait de nombreuses exceptions. Les conditions atmosphériques, l'âge et la nature des sujets exercent une grande influence. On a souvent remarqué que quelques épidémies étaient très-meurtrières, tandis que d'autres, au contraire, étaient relativement inoffensives. Les fièvres *éruptives* sont contagieuses, et l'on a vu des maladies peu graves chez un individu devenir mortelles chez celui auquel l'affection avait été communiquée. Cependant, si ces maladies sont souvent contagieuses, elles ne le sont pas toujours, et il n'est pas rare de voir les personnes qui soignent les malades épargnées par la maladie.

Quelques auteurs ont pensé que, dans les fièvres *éruptives*, l'éruption était le point de départ de la fièvre et de tous les accidents que l'on observe. Si l'on étudie avec soin ces maladies, il est facile de prouver que l'inflammation de la peau ne constitue qu'un caractère accidentel et purement secondaire. Comment, en effet, rapporter à une maladie de la peau qui n'existe pas encore les troubles généraux, souvent assez graves, qui persistent pendant plusieurs jours et qui offrent des caractères si distincts? Comment même expliquer la pyrexie par la maladie cutanée une fois développée, lorsqu'on voit le mouvement fébrile diminuer et même quelquefois s'éteindre momentanément après que l'éruption s'est effectuée? Il faut ajouter que, si les symptômes qu'on observe et la gravité de la maladie dépendaient de la lésion des téguments, il existerait un rapport exact entre l'intensité des symptômes et l'étendue des altérations. Or c'est ce qui n'a pas lieu. Ces phlegmasies cutanées, qui sont la conséquence d'une cause générale, différent des phlegmasies franches et primitives par plusieurs caractères : 1° elles se montrent successivement ou simultanément sur tout le corps; 2° il est impossible de les produire artificiellement et elles reconnaissent toujours une cause spécifique; 3° les agents thérapeutiques, tels que les antiphlogistiques et les contre-stimulants, qui ont une si grande efficacité sur les inflammations ordinaires, sont sans influence sur les fièvres *éruptives*. Celles-ci ont une marche invariable, une durée qui est presque toujours la même, et un même mode de terminaison. Ajoutons que les fièvres *éruptives* éprouvent de grandes modifications suivant les temps et suivant les lieux. V. FIÈVRES, ÉPIDÉMIES, VARIOLE, ROUGEOLE, SCARLATINE, SUETTE, MALADIES EXANTHÉMATIQUES.

ÉRUGINEUX, EUSE adj. (é-ru-jî-neu, eu-ze — lat. *eruginosus*; de *æruga*, rouille, vert-de-gris, qui dérive lui-même de *æs*, *æris*, cuivre, airain. La racine sanscrite est *ayas*, fer, d'où sont provenus non-seulement *æs*, *æris*, mais *aenus*, *ahenus*, contraction évidente de *aeneus*, que Kuhn rapproche du sanscrit *ayasmaya*, même sens. Il est remarquable que la racine *ayas*, fer, renferme aussi l'idée générale de métal, or, argent, airain, et que cette acception vague se soit perpétuée dans l'*æs* latin; bien plus, à l'idée de métal, et par conséquent de métal précieux, s'est jointe celle de gain, de profit, et on retrouve la même réunion d'idées dans le kymrique *nael*, qui signifie à la fois fer, acier, gain, profit, trésor). Dont la couleur est analogue à celle de la rouille, et en particulier de la rouille de cuivre ou vert-de-gris.

— Pathol. *Bile érugineuse*, Matière verdâtre que rend le malade par en haut ou par en bas, dans certaines maladies. ‖ *Crachats érugineux*, Crachats de la couleur du vert-de-gris.

ÉRUPTIF, IVE adj. (é-ru-ptif, i-ve — rad. *éruption*). Géol. Formé, produit par une éruption volcanique : *Roche* ÉRUPTIVE. *Les terrains* ÉRUPTIFS *des époques anciennes forment une partie importante de l'écorce terrestre*. (Burat.)

— Pathol. Qui est accompagné d'éruption : *Fièvre* ÉRUPTIVE.

de la montagne chauffe fortement, même jusqu'au rouge, le cône de scories et de cendres. Cet afflux de chaleur fond subitement les névés qui recouvrent la cime et détache les glaciers, qui flottent en lambeaux sur leur eau de fusion; les averses de matières en fusion activent la liquéfaction. L'eau bouillante roule partout à grands flots, délave les cendres et entraîne tout ce qui se trouve sur son passage; de là une épouvantable débâcle. En 1803, on vit disparaître, en une seule nuit, l'épais manteau de neige qui recouvre le Cotopaxi. Mais c'est en Islande et au Kamtschatka que ces déluges atteignent des proportions considérables et causent les plus grandes calamités. Durant l'*éruption* du Kotlugaja (Islande), en 1860, on put observer ces effets dévastateurs. Les neiges fondirent, les glaciers se détachèrent, des torrents d'eau bouillante chargés de sable, de glaçons entraînèrent les arbres, les habitations; et ces avalanches, roulant en tumulte avec une incroyable vitesse, comblèrent des vallées, en creusèrent de nouvelles, et sur leur passage polirent et strièrent les rocs les plus durs. Les pentes des volcans sont élevées, sans neige et sans glaciers, peuvent aussi être ravagées par des avalanches fangeuses, qui tirent alors leur origine des immenses volumes de vapeurs qui se dégagent du cratère et se résolvent subitement en pluies torrentielles en arrivant dans l'air froid qui baigne le pic volcanique. Pendant la fameuse *éruption* du Vésuve en 79, ce fut une pluie de débris de roches de cette espèce qui engloutit la ville d'Herculanum; et depuis cette époque, de pareils torrents, appelés par les habitants du pays de boue, ont souvent désolé les terres cultivées qui recouvrent les pentes inférieures du volcan. Une autre cause assez commune de semblables inondations de boue est celle-ci : les cendres fines, qu'il a la fin d'une *éruption* comblent le cratère, sont susceptibles de faire une pâte avec l'eau et de se transformer en une sorte d'argile, elles peuvent former, à la suite des pluies ou des chutes de neiges, une épaisse couche imperméable, au-dessus de laquelle se réunissent les eaux météoriques, et le cratère se trouve ainsi transformé en lac profond dans lequel deux plantes, des infusoires et des poissons peuvent vivre et prospérer, jusqu'à ce qu'un nouveau cône, les feux souterrains vienne désobstruer le cratère. D'autres fois, comme on le voit dans les volcans de Quito, des cavernes spacieuses, creusées dans les flancs de la montagne, reçoivent les infiltrations des eaux de neige et se tranforment en réservoirs souterrains, qui communiquent aussi avec les ruisseaux des hauts plateaux. Les poissons se multiplient et vivent dans ces sombres retraites; mais, quand arrive un violent ébranlement, l'eau, les roches fracturées, les cendres, tout se mêle, et les voûtes s'entr'ouvrent, des avalanches de boues, pétries de poissons, inondent la plaine. Une des plus curieuses, parmi les débâcles qui ont eu lieu, cette qui, en 1691, descendit des hauteurs de l'Imbamburu; l'abondance des poissons qui fourmillaient dans cette fange fut telle, que les miasmes qui se répandirent dans l'air pendant leur putréfaction engendrèrent des fièvres malignes qui firent un second fléau pour les habitants de la plaine.

Après avoir considéré les *éruptions* volcaniques à un point de vue général, il nous reste à passer brièvement en revue celles que l'histoire nous signale comme ayant produit les effets les plus désastreux. Il y a d'abord la fameuse *éruption* du Vésuve qui éclata au mois d'août de l'année 79 de notre ère. Les Romains savaient bien que le Vésuve avait été autrefois en activité; mais ces souvenirs, qui se rapportaient à une époque très-reculée, s'étaient presque effacés. On habitait sans aucune inquiétude les villes construites sur ses pentes, à cause de la beauté de la situation et de l'extraordinaire fertilité du sol. C'est dans cette *éruption*, précédée depuis plusieurs années de tremblements de terre assez violents, que furent détruites les villes d'Herculanum et de Pompéi. Herculanum fut recouverte par la lave qui s'infiltra dans ses rues, dans ses édifices et ses monuments comme une coulée de fonte dans un moule; aussi cette cité apparut-elle à ceux qui la fouillaient comme une sorte de ville souterraine, qu'on taille, pour ainsi dire, dans un immense bloc de lave. Pompéi, au contraire, fut comblée par cette masse de cendres, de boues, de petits cailloux que vomissait la bouche enflammée du Vésuve; aussi les recherches faites dans cette ancienne cité se bornent-elles à un simple enlèvement d'un gravier si mou et si fraible qu'il a conservé depuis dix-huit siècles la forme des objets enterrés. C'est dans cette *éruption* que Pline le Naturaliste trouva la mort. Il commandait la flotte romaine à Misène; en voyant les flammes vomies par le Vésuve, il voulut accourir sur les lieux même, pour être témoin du phénomène et pour secourir les habitants. Sur la rive de Stabies, il fut étouffé par la quantité de cendres qui voltigeaient dans l'atmosphère et qui avaient pris la place de l'air respirable. Nous devons signaler ensuite l'*éruption* de 1631, qui fit écrouler une partie de la montagne et se termina par une coulée de lave qui alla s'éteindre dans la mer près de Portici, après avoir brûlé les maisons et les

arbres sur son passage; celle de 1737, qui détruisit Ottajano; celle de 1797, où l'on vit une rivière de lave, large de 1,500 pieds, haute de 14, courir trois milles et demi et s'avancer à 600 pieds dans la mer. « A 300 pieds à la ronde, dit un témoin oculaire, la lave faisait fumer et bouillonner l'eau, et jusqu'à deux milles au delà les poissons périrent. » La dernière *éruption* remarquable est celle qui éclata en 1861, à Torre del Greco, et qui fit de grands ravages.

L'Etna ne s'est pas moins que le Vésuve signalé par de terribles *éruptions*. Le récit de Virgile dans l'*Enéide* prouve l'activité de l'Etna dans les siècles qui ont précédé l'ère chrétienne. A partir de cette époque, le volcan a traversé une longue phase de repos; mais, depuis huit siècles, de violentes *éruptions* se sont succédé à de courts intervalles. Il faut placer en première ligne celle de 1669. « Le ciel parut noir pendant dix-huit jours avant l'*éruption*, dit une relation; il y eut de fréquents tremblements de terre, accompagnés d'éclairs et de tonnerre. Le courant de lave embrasée vomi par le volcan pendant vingt jours a détruit dans la contrée supérieure quatorze villes ou villages, dont quelques-uns assez considérables, contenant 3,000 à 4,000 habitants. Maintenant on ne trouve plus la trace de l'existence de ces villes; il n'en reste qu'une église et un clocher qui se trouvaient isolés sur une petite éminence. » La lave descendit jusqu'à Catane; elle s'accumula devant le mur, haut de 60 pieds, roula par-dessus sans le renverser, et l'on voit encore une arcade de lave se recourbant par-dessus le mur comme une vague sur la plage. Le torrent de lave descendu de l'Etna s'étendit sur une surface de 22 kilomètres de longueur sur 30 de largeur. Il côtoya les remparts de Catane, dépassa le port et atteignit la mer. « Alors, dit la relation, commença entre l'eau et le feu un combat dont chacun peut se faire une idée, mais que semblent renoncer à décrire ceux-là mêmes qui furent témoins de ces terribles scènes. La lave, refroidie à sa base par le contact de l'eau, présentait un front perpendiculaire de 1,400 à 1,500 mètres d'étendue, de 30 à 40 pieds d'élévation, et s'avançait lentement, charriant, comme autant de glaçons, d'énormes blocs solidifiés, mais encore rouges de feu. En atteignant l'extrémité de cette espèce de chaussée mobile, ces blocs tombaient dans la mer, la comblaient peu à peu, et la masse fluide avançait d'autant. A ce contact brûlant, d'énormes masses d'eau, réduites en vapeur, s'élevaient avec d'affreux sifflements, cachaient le soleil sous d'épais nuages, et retombaient en pluie salée sur toute la contrée voisine. En quelques jours, la lave avait reculé d'environ 300 mètres les limites de la plage. » Dans l'*éruption* de 1755, qui bouleversa toute la montagne et qui donna naissance au célèbre Val del Bore, on vit un courant de lave se précipiter avec une vitesse de 2 kilomètres à la minute sur une étendue de 20 kilomètres. 1766, 1771, 1780, 1792, 1809 et 1822 virent également de grandes *éruptions* de l'Etna. La dernière dont l'importance mérite d'être signalée est celle de 1865.

Quand on parle d'*éruptions* volcaniques, il ne faut pas oublier l'Islande, qui en a vu plus de cinquante grandes et terribles, à la suite desquelles le sol a été inondé de lave, de cendres, de scories, et la population décimée. La violente *éruption* de l'Hécla, en 1766, répandit sur toute la contrée environnante une épaisse couche de débris. La pluie de cendres s'étendit jusqu'à une distance de 240 kilomètres, et l'air en était si obscurci qu'on ne pouvait distinguer les objets dans une grande partie de l'île. Le torrent de lave débordant du cratère fut suivi d'une immense colonne d'eau jaillissante qui vint ajouter ses ravages à ceux de l'*éruption* ignée. Une autre *éruption* de l'Hécla, en 1845, dispersa le sommet du volcan, et fit perdre à la montagne 500 pieds de sa hauteur. Le courant de lave lancé par le cratère atteignit une distance de 15 kilomètres et une épaisseur de 15 à 25 mètres. A côté de l'Hécla il faut placer le Kotlugaja, dont le cratère est une immense fissure qui traverse la montagne, fendue en deux pendant une *éruption*. Les neiges, la glace et la fumée interdisent l'approche de cet abîme, visible distinctement à une distance de 105 kilomètres. Ce volcan eut une *éruption* gigantesque en 1756; de prodigieux torrents d'eau mêlés de glace, de rochers et de sable, provenant de la fonte des rochers, se précipitèrent du sommet et formèrent trois promontoires parallèles, s'avançant à plusieurs lieues dans la mer et s'élevant bien au-dessus de son niveau, là où jadis on mesurait 200 pieds de profondeur. Mais la plus remarquable *éruption* qui ait eu lieu en Islande est celle du Skaptar-Jokull, en 1783. Ce volcan vomit deux énormes torrents, qui s'étendirent à une distance de 60 à 80 kilomètres, sur une largeur de 12 à 14. La profondeur de la lave était, par endroits, de 150 mètres, et on a calculé que la masse déposée par cette seule émission, une des plus considérables qui soient connues, devait dépasser le volume du mont Blanc. « Un tourbillon de cendres s'abattit sur toute la surface de la contrée, dit lord Dufferin, et le 10, d'innombrables jets de flammes étaient vus jaillissant et serpentant au milieu des précipices glacés de la montagne, pendant que la rivière Skapta, une des plus larges de l'île, après avoir roulé dans la plaine un immense volume d'une fétide bouillie d'eau et de poussière volcanique, disparaissait tout à coup. Deux jours après, un courant de lave, issu de sources dont aucun pied mortel n'a foulé les abords, vint se précipiter dans le lit de la rivière desséchée, et en peu de temps, quoique ce chenal béant ne présentât pas moins de 600 pieds de profondeur sur 200 de largeur, le déluge de feu surmonta ses rives, traversa la basse contrée de Médalland, et, roulant devant lui comme une nappe le sol tourbeux de la plaine, vint se jeter dans un grand lac dont les eaux, vaporisées au contact de cette brûlante invasion, s'évanouirent en bouillonnant et en sifflant dans les airs. Ayant comblé en peu de jours le vaste bassin du lac, l'inépuisable torrent reprit sa marche; mais, divisé cette fois en deux courants, il alla avec l'un recouvrir d'anciens champs de lave, et, se rejetant avec l'autre dans le lit de la Skapta, il s'élança en cascades de feu du haut des cataractes de Stapafos. L'*éruption* de poussière, de cendres, de lave continua jusqu'à la fin d'août, époque où ce drame plutonien se termina par un violent tremblement de terre. » Pendant une année entière, à la suite de cette *éruption*, l'atmosphère de l'Islande se trouva mêlée à des nuages de poussière que traversaient à peine quelques rayons de soleil. En 1704, dans les Canaries, le pic de Ténériffe eut une *éruption* mémorable par les désastres qu'elle causa et par la destruction de la ville de Guarrachico. « Dans la nuit du 5 mai 1704, dit M. Bory de Saint-Vincent, on entendit un bruit souterrain semblable à celui de l'orage, et la mer se retira. Quand le jour vint éclairer le phénomène qui épouvantait les malheureux habitants, on aperçut le pic couvert d'une vapeur rouge effroyable; l'air était embrasé, une odeur de soufre suffoquait les animaux épouvantés qui poussaient des gémissements lamentables ou des bêlements plaintifs. Les eaux étaient couvertes d'une vapeur semblable à celle qu'exhalent des chaudières bouillantes. Tout à coup la terre tremble et s'entr'ouvre, des torrents de lave échappés du cratère de Teyde se précipitent dans les plaines du nord-ouest. La ville, moitié engloutie dans les fentes du sol, moitié recouverte par les laves vomies, disparaît en entier. La mer, rentrant bientôt dans son lit, inonde les débris du port qui s'est affaissé; des vagues et des monceaux de cendre occupaient la place de la ville. Les habitants tâchèrent d'échapper par une prompte fuite, mais la plupart firent des tentatives inutiles. Les uns furent engloutis dans des fentes qui, en se comblant, les enterraient tout vivants; d'autres, étouffés par les vapeurs sulfureuses, tombaient asphyxiés au milieu de leur course chancelante. Une grande partie de ces infortunés avaient cependant échappé à tant de périls, quand ils furent tous écrasés par une pluie de pierres énormes, dernier effort de la fureur du pic, qui, après avoir lancé ces innombrables rochers, s'apaisa en grondant. » Si de l'ancien monde nous passons dans le nouveau, nous n'aurons pas à noter un moins grand nombre d'*éruptions* : depuis le cap Horn jusqu'au détroit de Behring, les majestueuses montagnes qui dominent l'océan Pacifique ne comptent pas moins de 115 bouches par lesquelles le foyer intérieur du globe communique avec l'atmosphère. Tous ces volcans s'élèvent à une hauteur double et triple de l'Etna et du Vésuve, et causent d'immenses ravages. Parmi les nombreuses *éruptions* dont la tradition a conservé le souvenir, il faut citer celle du Cotopaxi, en 1741. La Condamine prétend que les colonnes de feu qui s'élevaient du volcan atteignirent une hauteur de 1,000 pieds. En même temps, des torrents d'eau, provenant de la fonte subite des neiges entassées depuis deux siècles, se précipitèrent sur les pentes, entraînant des blocs de glace et des scories fumantes. Leur puissance fut telle, qu'on vit de grandes vagues se former dans la plaine, et que la vitesse des eaux, à quatre lieues de la montagne, était encore de 17 mètres par seconde. 600 maisons furent détruites et 1,000 personnes périrent. L'île de Java ne compte pas moins de 45 volcans en activité; le Gunnung-Pépendajane eut, en 1772, l'*éruption* la plus terrible qui ait ravagé l'île depuis les temps historiques. La tradition prétend que, entre le 11 et le 12 août, après la formation d'un grand nuage lumineux, la montagne disparut tout entière dans les entrailles de la terre, et un terrain de 28 kilomètres de longueur sur 12 de largeur s'engloutit en même temps. L'île de Sambava est célèbre par une terrible *éruption* de son volcan, le Timboso, qui eut lieu en 1815; elle commença le 5 avril et ne se termina qu'en juillet. Les détonations furent entendues de Sumatra, à près de 1,500 kilomètres de distance. Trois colonnes distinctes de flammes s'élevèrent à une immense hauteur, et toute la surface de la montagne parut couverte de laves incandescentes. Une trombe accompagna le commencement de l'*éruption* et enleva les toitures, les arbres et même les hommes et les chevaux. Le rivage s'abaissa à une profondeur de 6 mètres. Les explosions durèrent trente-quatre jours, et l'abondance des cendres expulsées fut telle, qu'à Java, à 500 kilomètres de distance, elles causèrent en plein midi une nuit complète, et couvrirent le sol et les toits d'une couche de plusieurs pouces d'épaisseur. A Sambava même, toute la région voisine du volcan fut ravagée, et 12,000 habitants périrent. A Bima, à 65 kilomètres du volcan, le poids des matières qui tombèrent fut tel que les toitures furent enfoncées.

Ces *éruptions*, quelque épouvantables qu'elles puissent nous paraître, ne sont rien en comparaison de celles qui eurent lieu aux époques antéhistoriques, et dont nous voyons tout autour de nous des traces non équivoques. Ce sont ces *éruptions* qui ont recouvert le flanc des montagnes et le fond des vallées de ces nappes de basalte qui nous étonnent encore et par leur masse et par leur forme singulière. Ce sont elles qui ont édifié, auprès du cap de Fairhead, la fameuse *Chaussée des géants*, qui ont formé la grotte de Fingal, qui ont dressé à Espaly, près du Puy, ce groupe de colonnes qui ont jusqu'à 20 mètres d'élévation sur 30 centimètres de diamètre, et auxquelles on a donné le nom d'*orgues*. Ce sont elles qui ont donné à notre globe sa configuration actuelle; qui ont fait jaillir les unes après les autres les montagnes qui bornent notre horizon, depuis le mont Ararat, en Perse, dont la naissance fut accompagnée de désordres qui donnèrent lieu à la tradition du déluge judaïque, jusqu'aux îlots apparus, en 1866, dans le grand cratère de Santorin. Et pourtant, les *éruptions* de notre globe ne sont rien encore en comparaison de celles des volcans lunaires. Sur la surface visible de notre satellite on compte plus de 2,000 protubérances cratériformes. Le grand nombre d'aiguilles qui se dressent sur les contre-forts de ces volcans montre leur activité prodigieuse; ce sont des déjections volcaniques qui atteignent une hauteur prodigieuse, et qui ressemblent à nos colonnes basaltiques. Il y en a une, près du mont Ligustinus, qui est dix fois plus haute que la cathédrale de Strasbourg. On en peut légitimement conclure que nos *éruptions* volcaniques ne sont que jeux d'enfants auprès de celles qui viennent troubler le sommeil des habitants de la lune. V. VOLCAN.

ERVALENTA s. f. (èr-va-len-ta — du lat. *ervum*, ers; *lens*, lentille). Pharm. Nom donné par un charlatan anglais, le docteur Warton, à une préparation alimentaire douée, suivant les prospectus, de propriétés thérapeutiques très-nombreuses, et qui n'est autre chose que de la farine de lentilles décortiquées.

ERVE (L'), petite rivière de France. Elle prend sa source près de Vimarcé, canton d'Evron (Mayenne), coule du N. au S., baigne Sainte-Suzanne, Chammes, Saint-Jean, Saulges, entre dans le département de la Sarthe, et se jette dans la rivière de ce nom, à Sablé, après un cours de 58 kilom.

ERVIE s. f. (èr-vî). Entom. Genre d'insectes diptères, de la tribu des mouches, dont l'espèce type habite la Caroline.

ERVIGE, roi des Visigoths. V. ERWIGE.

ERVILIE s. f. (èr-vi-lî — dimin. du lat. *ervum*, ers). Moll. Genre de mollusques acéphales, à coquille bivalve, voisin des corbules, et comprenant un petit nombre d'espèces qui vivent dans la Manche.

— Infus. Genre type de la famille des erviliens, dont l'espèce principale se trouve dans la Méditerranée.

— Bot. Section du genre ervum.

ERVILIEN, IENNE adj. (èr-vi-liain, iè-ne — rad. *ervilie*). Infus. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre ervilie.

— s. m. pl. Famille d'infusoires, ayant pour type le genre ervilie.

ERVILIER s. m. (èr-vi-lié — du lat. *ervum*, ers). Bot. Espèce du genre ers.

— **Encycl.** L'*ervilier*, appelé aussi *ers*, *lentille bâtarde*, *lentille ervilière*, *ervilie*, *orobe des boutiques*, *pois de pigeon*, etc., est une plante annuelle, à tiges droites et rameuses, portant des feuilles alternes, paripennées, et des fleurs roses, papilionacées, auxquelles succèdent des gousses ondulées, pendantes, renfermant chacune trois ou quatre graines brunâtres. Cette plante croît naturellement dans les moissons, et on la cultive dans le midi de la France comme espèce fourragère. Elle craint les gelées; mais elle réussit très-bien sur les terrains calcaires et secs. On a même remarqué qu'en Provence son produit est d'autant plus considérable qu'elle a végété sur des sols plus maigres. Dans le Midi, on la sème à l'automne; mais, dans le Nord, les semis doivent être faits au printemps. Ordinairement, on se contente de la faire pâturer sur place par les bêtes à laine, quand elle est en pleine fleur. Ce fourrage leur convient particulièrement; mais la faible quantité du produit rendrait sa récolte peu avantageuse. Les graines sont aussi nutritives que celles des lentilles. Dans quelques pays pauvres, on moud la graine de l'*ervilier* pour en mélanger la farine au pain ou au lait; mais c'est une nourriture malsaine et indigeste; on lui attribue des propriétés aussi nuisibles que celles de la graine de *jarosse*. On assure qu'elle produit des effets délétères, même sur les chevaux, et qu'elle fait périr les cochons et les poules. Néanmoins, dans le Midi, on donne ces graines aux mulets, et on les emploie avec avantage dans l'engraissement des bœufs et des cochons; on les donne aussi aux moutons et aux volailles, et surtout aux pigeons, qui en sont avides. Les opinions contradictoires émises par les divers auteurs prouvent qu'il y a ici quelque confusion d'espèces. Voici des observations dues à Vilmorin, et qui, par conséquent, présentent toute garantie de certitude. Le fourrage de l'*ervilier* est échauffant, et ne doit être donné aux chevaux que par petites rations, lorsqu'on veut leur donner de l'ardeur et les soutenir pour des travaux pénibles; il est cultivé en Algérie, et a été souvent d'une grande ressource pour nourrir les chevaux de notre armée. En Egypte, cette plante est aussi cultivée comme fourrage. Verte, elle paraît être dangereuse pour les cochons. La graine, comme nous l'avons dit, est très-suspecte pour la nourriture de l'homme. Comme elle est très-abondante, on l'utilise ordinairement pour les pigeons; mais il faut la leur donner avec ménagement, parce qu'elle les échauffe. Un dernier avantage de l'*ervilier*, c'est de fournir un excellent engrais vert, si on l'enfouit quand il est en pleine floraison.

ERVUM s. m. (èr-vomm — du lat. *ervum*, ers). Bot. Nom scientifique d'un genre de légumineuses, qui comprend la lentille, l'ers, etc.

ERVY, bourg de France (Aube), ch.-l. de cant., arrond. et à 37 kilom. S.-O. de Troyes, sur une colline, au pied de laquelle coule l'Armance; pop. aggl. 1,366 hab. — pop. tot. 1,671 hab. Bonneterie, coutil, chandelles, sabots, tonnellerie, teinturerie; commerce important d'excellents fromages gras, que l'on exporte dans toute la France. Ervy possède un hospice fondé au XIIIe siècle, de jolies promenades et une église du XIVe et du XVIe siècle, classée parmi les monuments historiques. Ce remarquable édifice offre à l'extérieur un joli portail du XVIe siècle et à l'intérieur dix verrières et de nombreuses statues.

Il ne reste rien de l'ancienne forteresse d'Ervy, détruite par les Bourguignons en 1443. Les anciennes chartes désignent Ervy sous le nom d'*Ervicum* ou *Erviacum*. Ervy relevait, comme baronnie-pairie, de la généralité de Paris et compta parmi ses seigneurs des comtes de Champagne, des rois de France, de Navarre, et des ducs de Nivernais. Thibault III, comte de Champagne, l'affranchit en 1199, avant la plupart des autres villes du royaume.

Ervy est la patrie de Pierre Pithou, avocat, jurisconsulte, archéologue, dont la riche bibliothèque recélait tant de précieux ouvrages, publiés plus tard par ses fils Pierre et François Pithou, et par Cujas lui-même. Le docteur Nicolas Jacquier a laissé deux travaux sur l'histoire d'Ervy : *Notice historique sur Ervy* et *Ervy au XVIIe siècle*.

ERWIGE, roi des Visigoths d'Espagne de 680 à 687. Il devint le favori de Wamba, qui lui abandonna la direction des affaires. Il se fit élire à sa place, et son élection fut confirmée dans un concile tenu à Tolède (680). Du reste, il montra toujours un grand zèle pour la cause de la foi, et assembla plusieurs autres conciles, notamment le quatorzième de Tolède, qui condamna les monothélites. Erwige opéra la fusion des Goths et des Espagnols, en admettant ces derniers dans ses armées, d'où ils avaient été exclus jusque-là. Après un règne paisible, il laissa le trône à son gendre, Egiza.

ERWIN DE STEINBACH, architecte et sculpteur allemand, né à Steinbach, près de Bühl, dans le grand-duché de Bade, mort le 17 janvier 1318. La tour principale de la cathédrale de Strasbourg, terminée dans le VIIe siècle, sous le règne de Dagobert Ier, et construite en partie en bois, avait été réduite en cendres par la foudre et des incendies successifs. La nef, commencée en 1015, ne fut complétée qu'en 1275. C'est à cette époque qu'Erwin fut requis de fournir des dessins pour la décoration de l'intérieur du vaisseau, ainsi que pour la construction de deux nouvelles tours et d'une façade sur l'emplacement des ruines de l'ancienne tour. Erwin commença son travail décoratif le 20 février 1276, et la première pierre des nouvelles constructions fut posée le 25 mai 1277. Quand l'architecte mourut, son travail n'était pas à moitié fait; il fut continué par son fils Jean (mort le 18 mars 1339), et terminé principalement d'après ses dessins, qui sont encore conservés à Strasbourg. Sa fille Sabine l'aida dans la décoration intérieure de l'église, et un autre de ses fils, Winhing (mort en 1330), fut également un architecte assez distingué. Les dépouilles mortelles de cette famille d'architectes sont enterrées dans la cathédrale. La statue d'Erwin se voit encore dans la même église, où, appuyée sur une balustrade, il semble contempler son œuvre.

ERXLEBEN (Dorothée-Chrétienne LEPORIN, dame), femme médecin allemande, née à Quedlimbourg en 1715, morte en 1762. Elle était fille d'un médecin, qui, s'étant aperçu de bonne heure des grandes dispositions de sa fille pour l'art qu'il pratiquait, l'admit à suivre les leçons destinées à son fils. En 1742, elle épousa Jean-Chrétien Erxleben, un ministre de l'Evangile. Deux ans plus tard, elle fut reçue doctoresse à l'université de Halle, et se livra dès lors avec ardeur à la pratique de l'art de guérir. Outre sa thèse pour le doctorat, qui fut très-remarquée, on a de Dorothée Erxleben : *Recherches des causes qui empêchent le sexe féminin d'étudier* (Berlin, 1742, in-8°).

ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), naturaliste allemand, fils de la précédente, né à Quedlimbourg (Saxe) en 1744, mort en 1777. Il étudia aussi la médecine, fut reçu docteur en 1767, s'occupa de médecine vétérinaire, et se perfectionna dans cet art par les voyages qu'il fit dans diverses contrées de l'Europe. Nommé professeur à Gœttingue en 1771, il y mourut âgé seulement de trente-trois ans. Il a écrit : *Dissertatio sistens dijudicationem animalium mammalium* (Gœttingue, 1767, in-4°); *Principes élémentaires d'histoire naturelle* (Gœttingue, 1768, in-8°); *Observations sur l'étude de l'art vétérinaire* (Gœttingue, 1769, in-8°); *Principes élémentaires de la science de la nature* (Gœttingue, 1772); *Bibliothèque de physique* (Gœttingue, 1774, 4 vol. in-8°); *Systema regni animalis* (Gœttingue, 1777, in-8°), ouvrage encore estimé de nos jours; *Dissertations physico-chimiques* (Gœttingue, 1777, in-8°), etc.

ERY (Thierry D'), chirurgien français. V. HÉRY.

ERYCEIRA (comtes D'), littérateurs espagnols. V. ERICEIRA.

ÉRYCHTHIEN, IENNE adj. (é-ri-ktiain, iè-ne — rad. *érychthus*). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre érychthus.

— s. m. pl. Tribu de crustacés stomapodes, caractérisée par une carapace sans divisions, un rostre en forme de stylet, des branchies rudimentaires, et ayant pour type le genre érychthus.

ÉRYCHTHUS s. m. (é-ri-ktuss). Crust. Genre de crustacés stomapodes, comprenant une dizaine d'espèces.

ÉRYCIBE s. f. (é-ri-si-be). Bot. Fausse orthographe du mot ÉRICYBE.

ÉRYCIE s. f. (é-ri-sî). Entom. Genre d'insectes diptères, de la tribu des entomobies.

ÉRYCIN, INE adj. (é-ri-sain, i-ne — rad. *érycie*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre érycie.

— s. f. pl. Groupe d'insectes diptères, de la tribu des entomobies, ayant pour type le genre érycie.

ÉRYCINE adj. (é-ri-si-ne). Mythol. gr. Surnom de Vénus, tiré du mont Eryx, en Sicile, où son fils Enée lui avait élevé un temple qui devint célèbre par sa richesse.

— s. f. Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes : *Les* ÉRYCINES *sont des lépidoptères de taille médiocre.* (Desmarest.)

— Moll. Genre de mollusques acéphales, à coquille bivalve : *L'animal de l'*ÉRYCINE *se tient caché parmi les pierres.* (Deshayes.)

— **Encycl.** Ce genre, qui comprend plus de vingt espèces vivantes ou fossiles, est caractérisé par une coquille lisse, à deux valves égales et inéquilatérales, ordinairement transverse et parfaitement close. L'animal a un manteau prolongé en avant en une sorte de capuchon, et un pied allongé, mince, étroit, linguiforme. Il se tient parmi les pierres, sous lesquelles il se cache, se tenant attaché, à l'aide d'une sécrétion muqueuse, à la face qui regarde le sol; il opère un véritable mouvement de reptation en appliquant le plat du pied sur un corps solide, quelque poli qu'il soit, et sans avoir besoin de se fixer par un byssus, comme d'autres genres de mollusques. Les espèces vivantes d'*érycines* sont réparties dans presque toutes les mers; les espèces fossiles, plus nombreuses, appartiennent surtout aux terrains tertiaires.

ÉRYCINIDE adj. (é-ri-si-ni-de — rad. *érycine*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre érycine. ‖ On dit aussi ÉRYCINITE et ÉRYCINIEN, IENNE.

— s. f. pl. Tribu d'insectes lépidoptères diurnes, ayant pour type le genre érycine.

ÉRYCIUS, nom de deux poëtes grecs : l'un, né à Cyzique, vivait au commencement du Ier siècle avant notre ère, du temps de Sylla; l'autre, né en Thessalie, était contemporain d'Adrien, au commencement du IIe siècle de notre ère. On a de ces deux poëtes des *épigrammes*, qui ont été recueillies dans l'*Anthologie grecque*.

ÉRYCTÈRE adj. (é-ri-ktè-re — gr. *eruktêr*; de *erukô*, je sépare). Antiq. gr. Nom que l'on donnait à certains affranchis spartiates.

ÉRYMANTHE s. m. (é-ri-man-te). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des clairons, dont l'espèce type habite la Cafrerie.

ÉRYMANTHE, fils d'Apollon. Il fut privé de la vue par Vénus, qu'il avait surprise au bain avec Adonis. Pour venger son fils, Apollon se changea en sanglier et tua l'amant de la déesse.

ÉRYMANTHE, en latin *Erymanthus*, nom d'une rivière et d'une montagne de la Grèce ancienne, dans l'Arcadie. La rivière, appelée aujourd'hui *Doana*, prenait sa source au nord du pays, entre l'Arcadie et l'Elide et allait grossir l'Alphée. La montagne, nommée aujourd'hui *Olenos*, située à l'E. de la rivière du même nom, était couverte de forêts. C'est sur cette montagne qu'Hercule chassa et tua le fameux sanglier dit d'Erymanthe. Ce sanglier était un animal terrible par sa force et sa férocité. Descendu des montagnes, il ravageait le territoire environnant. Hercule le tua, et cette action héroïque fait l'objet du quatrième des travaux d'Hercule. ‖ Nom d'une rivière d'Asie. V. ETYMANDER.

ÉRYMANTHIDE adj. (é-ri-man-ti-de — de *Erymanthe*, fleuve d'Arcadie). Chez les poëtes grecs, Arcadien. ‖ Surnom de Callisto. ‖ Epithète qu'on donne à la constellation de la Grande Ourse. ‖ On dit aussi ÉRYMANTHIEN, IENNE.

ÉRYMNE s. m. (é-rimm-ne — du gr. *erumnos*, fortifié). Erpét. Genre de reptiles ophidiens, formé aux dépens des couleuvres.

ÉRYNGIÉ, ÉE adj. (é-rain-ji-é — rad. *éryngium*). Bot. Qui ressemble au genre éryngium.

— s. f. pl. Tribu d'ombellifères, qui a pour type le genre éryngium ou panicaut.

ÉRYNGIUM s. m. (é-rain-ji-omm — gr. *éruggos* ou *éruggon*, qui signifie proprement barbe de bouc, et dont on ignore l'origine. Peut-être *éruggos* est-il pour *Féruggos*, et se rattache-t-il à la racine sanscrite *var*, couvrir, qui a donné un grand nombre de dérivés aux langues de la famille indo-européenne; mais ce n'est là qu'une hypothèse sans grande vraisemblance). Bot. Nom scientifique du genre panicaut. ‖ On dit aussi ÉRYNGION et ERYNGE.

ÉRYNNIE s. f. (é-rinn-nî). Entom. Genre d'insectes diptères, de la tribu des entomobies, dont l'espèce type habite la France.

ÉRYON s. m. (é-ri-on). Crust. Genre de crustacés décapodes macroures, type de la tribu de même nom, et dont la seule espèce connue a été trouvée à l'état fossile dans le calcaire lithographique d'Anspach.

— s. m. pl. Tribu de crustacés décapodes macroures, comprenant le seul genre éryon.

ÉRYPHIE s. f. (é-ri-fî). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des musciens, qui se tiennent ordinairement cachés sous les feuilles, se nourrissent de la fiente des animaux ou des sucs végétaux, et se réunissent en troupes immenses quand le soleil a réchauffé l'atmosphère.

ÉRYSIBE s. f. (é-ri-zi-be). Bot. Syn. d'ÉRYSIPHE.

ÉRYSIBIEN, IENNE adj. (é-ri-zi-biain, iè-ne — gr. *erusibios*; de *erisubê*, rouille des plantes). Mythol. gr. Surnom de Jupiter, d'Apollon et de Cérès, qu'on invoquait pour préserver les blés de la rouille.

ÉRYSICHTHON. Condamné par Cérès à une faim qu'il ne pouvait assouvir. V. ÉRÉSICHTHON.

ÉRYSIMASTRE s. m. (é-ri-zi-ma-stre — rad. *érysimon*, avec la désinence péjorative *astre*). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des sisymbriées, formé aux dépens du genre érysimon.

ÉRYSIMON s. m. (é-ri-zi-mon — gr. *erusimon*, mot qui signifie proprement plante bonne à guérir; du verbe *eruô*, guérir, qui est sans doute pour *Feruô*, et se rattache probablement à la racine sanscrite *var*, éloigner, d'où éloigner la maladie. Cette racine *var* a donné un grand nombre de dérivés aux langues de la famille indo-européenne). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des sisymbriées, comprenant plus de soixante espèces : *Les* ÉRYSIMONS *croissent dans l'Europe et l'Asie médianes.* (C. Lemaire.) ‖ Syn. de SISYMBRE, VÉLAR, HERBE-AU-CHANTRE. ‖ On dit aussi ÉRYSIME.

ÉRYSIPÉLATEUX, EUSE adj. (é-ri-zi-péla-teu, eu-ze — rad. *érysipèle*). Pathol. Qui tient de l'érysipèle : *Affection* ÉRYSIPÉLATEUSE. ‖ Qui appartient à l'érysipèle : *Inflammation* ÉRYSIPÉLATEUSE. ‖ On écrit moins bien ÉRÉSIPÉLATEUX.

ÉRYSIPÈLE s. m. (é-ri-zi-pè-le — gr. *erusipelas*, mot dont l'origine n'est pas bien connue. Quelques-uns le dérivent d'*erusos*, pour *eruthros*, rouge, et de *pelos*, noir, livide, parce que la rougeur de l'érysipèle passe ensuite au livide. Un érudit du XVIIIe siècle rappelle le sentiment de cet étymologiste grec qui écrit que *erusipelas* a été dit παρὰ τὸ ἐρύεσθαι ἐπὶ τὸ πέλας, καὶ ἐπιῤῥεῖν τοῖς πλήσιον ἐπινεμόμενον, c'est-à-dire parce qu'il s'étend de proche en proche et se jette sur les parties voisines. M. Littré dérive *erusipelas* de *erusos*, pour *eruthros*, rouge, et de *pelas* ou *pelos*, et cette origine, qu'il indique après plusieurs autres auteurs, nous paraît de beaucoup la plus vraisemblable. Il est certain, dans tous les cas, que le grec *eruthros*, rouge, se rattache au sanscrit *rudhira*, sang, dérivé d'une racine qui a le sens de couler, et qu'on retrouve dans le zend *rudh*, se mouvoir, couler, d'où *uruidhi*, fleuve. Comparez le grec *rhuthmos*, flux de la parole, d'où nous avons fait *rhythme*. Cette même racine apparaît dans plusieurs noms de fleuves, tels que le *Rhode*, chez les Sarmates, le *Rhodius* de la Troade, le *Rhœdios* de la Macédoine, et surtout le *Rhodanus* gaulois, notre *Rhône*. La même racine se retrouve encore dans l'irlandais *roidhim*, courir, *roidh*, *ruidh*, course, force, *rodh*, chemin, kymrique *rhawd*, même sens, et *rhodiaw*, errer, rôder, etc. Quant au grec *pelas* ou *pelos*, qui ne se retrouve que dans le composé *apelos*, c'est sans doute le même que le latin *pellis*, peau). Pathol. Inflammation particulière de la peau, s'étendant parfois au tissu cellulaire sous-cutané, et caractérisée par une rougeur plus ou moins vive, avec douleur, dureté et gonflement de la partie malade : ÉRYSIPÈLE *dartreux*, *pustuleux*. *Chez les jeunes sujets, l'*ÉRYSIPÈLE *se propage avec une grande rapidité.* (Bouchut.) ‖ On dit aussi, mais moins correctement, ÉRÉSIPÈLE. Cette dernière orthographe est celle que le *Dictionnaire de l'Académie* a adoptée; nous n'avons pas cru devoir le suivre en cette circonstance.

— **Encycl.** Pathol. Cette affection a reçu un grand nombre de dénominations; ainsi on l'a appelée *ignis sacer*, *febris erysipelatosa*, *mal des ardents*, *feu Saint-Antoine*, *feu sacré*. On divise l'*érysipèle*, d'après ses causes, en traumatique et spontané ou interne; d'après les lésions qu'il produit, en simple, phlegmoneux et œdémateux; d'après sa marche, en fixe et ambulant; enfin, d'après le siége qu'il occupe, en *érysipèle* de la face, du cuir chevelu, etc. Les causes de cette maladie sont prédisposantes ou occasionnelles. Parmi les premières, on peut citer, mais sans y attacher une grande importance : 1° le sexe; les femmes en sont plus souvent atteintes que les hommes; 2° les climats et les saisons; Chomel et Blache pensent que le printemps et l'automne favorisent le développement de cette maladie; 3° l'alimentation excitante et l'abus des boissons alcooliques; 4° la constitution médicale, qui fait que l'*érysipèle* règne quelquefois d'une manière épidémique, au point que les chirurgiens n'osent tenter la moindre opération. Les causes occasionnelles les plus fréquentes sont les plaies, les blessures et certaines opérations chirurgicales, surtout celles de la face. Les frictions et l'application sur la peau des agents irritants peuvent aussi déterminer l'invasion de la maladie; mais, en général, suivant plusieurs auteurs, l'action des causes extérieures ne suffit pas pour produire l'*érysipèle*. On a souvent parlé de la contagion, et, comme il n'y a rien encore de démontré à cet égard, M. Gosselin conseille de se comporter toujours comme si l'*érysipèle* était contagieux, en prenant toutes les mesures d'hygiène possibles. Il est rare que le début de l'*érysipèle* ne soit pas précédé de quelques symptômes généraux, tels que malaise, fièvre, céphalalgie, anorexie, vomissements; mais un signe qui ne manque presque jamais au début, et sur lequel Chomel a beaucoup insisté, c'est l'engorgement des ganglions lymphatiques correspondant à la partie envahie. Ainsi l'*érysipèle* de la face est toujours précédé d'une adénite sous-maxillaire. Quel que soit le point du corps où a lieu l'éruption, une rougeur plus ou moins intense se montre dès le premier ou le deuxième jour. Elle est suivie d'un sentiment de chaleur âcre et de prurit qu'éprouve le malade. Bientôt après la rougeur augmente; la peau devient écarlate ou violacée, tendue, luisante, épaissie et gonflée. La douleur est brûlante et s'exaspère au plus léger contact. Si l'on examine au thermomètre les parties affectées, on constate une augmentation de température de deux ou trois degrés au-dessus de celle du reste du corps. La peau tuméfiée forme une saillie facile à reconnaître, si l'on promène le doigt des parties saines sur les parties malades. La peau saine est douce et souple au toucher, la peau malade est résistante et comme raboteuse. Il arrive souvent que les tissus sous-jacents à la peau se trouvent dans un état de tension, produit par un afflux des liquides dans ces parties; on observe alors l'*érysipèle* qu'on nomme œdémateux. Le gonflement, la roideur et la tension des parties molles rendent les mouvements douloureux, difficiles et même impossibles. Les symptômes généraux qui accompagnent ces phénomènes peuvent être très-intenses. Ainsi on observe une augmentation considérable de chaleur générale; le pouls peut donner plus de cent vingt pulsations par minute. La céphalalgie, l'anxiété, l'agitation, l'insomnie sont considérables; mais tous ces symptômes s'apaisent ordinairement avant que les symptômes locaux paraissent diminuer d'intensité. Bientôt la rougeur et le gonflement tendent à diparaître; la peau est moins tendue, un peu ridée; il se produit une desquamation plus ou moins sensible, tantôt par de larges squames, tantôt par une poussière sèche et farineuse. On voit quelquefois se former, sur la partie malade, de véritables phlyctènes ou bulles, qui se déchirent et laissent échapper un liquide plus ou moins transparent. Celui-ci s'écoule ou se concrète et forme alors des croûtes peu adhérentes. On a profité de ces diverses circonstances pour créer l'*érysipèle* phlycténoïde, bulleux, croûteux, etc., qui ne sont autres que l'*érysipèle* ordinaire simple.

L'*érysipèle* phlegmoneux débute par des symptômes analogues à ceux de l'*érysipèle* simple; mais ils en diffèrent par leur intensité beaucoup plus considérable. Ainsi la rougeur, au lieu de s'étendre en nappe, s'étend en *stries* bien plus accentuées le long des vaisseaux lymphatiques; les ganglions, fortement endommagés, sont très-douloureux; le gonflement de la peau est plus marqué et la consistance plus grande. Des phlyctènes se forment presque toujours sur la surface malade. Bientôt la tuméfaction devient plus considérable, la consistance pâteuse; la rougeur pâlit, la douleur diminue, du pus se forme dans le tissu cellulaire et la fluctuation ne tarde pas à paraître. A cette période, la peau s'amincit et se décolle; le pus se réunit en foyers et s'ouvre des ouvertures par où il s'écoule brunâtre, fétide, entraînant avec lui des lambeaux de tissu cellulaire gangrené. Il se forme en même temps de larges clapiers; la peau décollée se mortifie, se détache par plaques, en laissant de vastes plaies très-longues à se cicatriser et toujours suivies de difformités. Quand le mal est assez intense pour entraîner la mort, la suppuration devient intarissable, et l'on voit souvent apparaître des abcès métastatiques. Les symptômes généraux marchent avec non moins d'intensité que les désordres locaux. Ainsi la fièvre est considérable; il y a une grande agitation, du délire; la chaleur est brûlante, intolérable, le pouls très-accéléré. Enfin, pendant la suppuration, il n'est pas très-rare de voir tous les signes généraux de la résorption purulente. V. PHLÉBITE.

L'*érysipèle* de la face, qui est de beaucoup le plus fréquent, débute ordinairement par un des côtés du nez, puis gagne l'autre, envahit les joues, les paupières et se porte vers le cuir chevelu. Les parties qu'il occupe étant denses et serrées, il en résulte une douleur très-vive, à moins que l'inflammation ne soit légère. Les paupières se gonflent beaucoup et l'œil est fermé; les larmes s'écoulent sur les joues, où elles tracent un sillon luisant. L'oreille est très-douloureuse et le conduit auditif obstrué par le gonflement; les lèvres, devenues très-épaisses, s'ouvrent avec peine et laissent échapper une salive visqueuse. La céphalalgie est généralement grande et le délire assez fréquent.

Erysipèle du cuir chevelu. Il est bien rare que cette variété débute spontanément, c'est-à-dire sans lésion déterminante dans le cuir chevelu. Ici les seuls symptômes locaux bien apparents sont la douleur et l'empâtement; la rougeur et les autres modifications que subit la peau sont inappréciables. Les symptômes généraux sont très-intenses et le délire est très-fréquent, par suite de l'extension de l'inflammation aux membranes qui enveloppent le cerveau. Dans ce cas, on voit naître bientôt tous les signes d'une méningite intercurrente. Il est très-rare que l'*érysipèle* du cuir chevelu se borne à cette région, quoique Chomel et Blache disent en avoir observé plusieurs cas. La suppuration n'a guère lieu dans l'*érysipèle* du cuir chevelu; mais, si malheureusement elle se déclare, elle produit de grands ravages; ainsi on a vu le pus décoller le péricrâne dans une grande étendue, les os se carier, se nécroser, le tissu cellulaire mortifié tomber en lambeaux, et, chose assez extraordinaire, la peau rester, dans ces cas, presque toujours intacte.

L'*érysipèle* ambulant n'a d'autre caractère particulier que celui de parcourir successivement toutes les parties du corps, ou du moins un grand nombre, en se portant alternativement de l'une à l'autre. S'il commence par le tronc ou par la nuque, il passe sur les épaules, la poitrine, les bras, l'abdomen, les lombes, les cuisses, etc. Cependant, comme il reconnaît ordinairement pour cause un traumatisme et quelquefois l'action d'un vésicatoire, sa marche envahissante dépend beaucoup du point de départ. Les médecins ne sont pas d'accord sur la gravité de cet *érysipèle* : les uns le regardent comme se terminant presque toujours par la mort; d'autres, au contraire, par la guérison. M. Béhier dit que, lorsqu'il cause la mort, c'est plutôt par les complications et l'affaiblissement qu'il entraîne que par lui-même.

Erysipèle des nouveau-nés. Cette maladie est toujours mortelle quand elle atteint les enfants dans les premiers quinze ou vingt jours de leur existence. M. Trousseau la désigne sous le nom d'*érysipèle puerpéral*. Il débute le plus souvent par le pénil plutôt que par l'ombilic; il est caractérisé par la rougeur de la peau, la dureté et la résistance du tissu cellulaire sous-jacent. Le mal n'occupant, dès le principe, qu'une étendue de 3 ou 4 centimètres, si l'enfant est bien constitué, il semble qu'on ait lieu d'espérer une heureuse terminaison. Les symptômes généraux, d'ailleurs, sont presque nuls; mais deux ou trois jours après l'invasion, l'inflammation se propage en surface; une fièvre violente s'allume; l'enfant se trouve dans une agitation excessive, et, à cette excitation, dit M. Trousseau, succédera un collapsus qui entraînera la mort au cinquième, au sixième ou au septième jour. L'*érysipèle* puerpéral reconnaît souvent pour cause la ligature intempestive du cordon ombilical. Dans ce cas, Thou l'a vu se compliquer de péritonite, M. Boyer de l'inflammation de la veine ombilicale. Chomel et Blache ont observé des cas où les auréoles des boutons de vaccine étaient le point de départ de l'*érysipèle* des nouveau-nés.

Quelle que soit la forme de l'*érysipèle*, sa marche est essentiellement aiguë; mais la durée varie suivant les parties envahies et la constitution du sujet. L'*érysipèle* de la face parcourt ses périodes en huit jours environ, lorsqu'il survient chez un individu sain; l'*érysipèle* des autres parties du corps est généralement plus long, surtout quand il est phlegmoneux. Quoique cette maladie ne soit pas toujours mortelle, elle est toujours très-sérieuse, et l'on ne doit jamais être rassuré